

Je partis le 20 janvier, et c'est avec le plus vif regret que je me décidai à me séparer de mes bons amis de Sainte-A..., et à quitter un pays où j'avais éprouvé tout ce que la bien-faisance humaine a de plus consolant : Braves et généreux habitants de Sainte-A... et de V... je n'oublierai jamais tout ce que vous avez fait pour moi. Que votre humanité était belle et touchante ! comme elle contrastait avec la barbarie de vos voisins ; je ne sais si l'on pourrait citer en France un second exemple d'un pays totalement demeuré pur et inaccessible à tout principe d'anarchie et d'impiété. Certes, en des temps plus heureux, il me sera permis de désigner à l'admiration de tous les Français ces bons villageois... Puissé-je bientôt revoir cette terre sainte et hospitalière, ce moment serait le plus doux de ma vie.

Je ne dirai pas combien ils donnèrent de larmes à notre séparation ; leurs regrets et leurs bénédictions m'accompagnèrent et ont sans doute protégé mes pas. Ainsi, je les quittai après avoir demeuré seize mois parmi eux, connu d'un fort grand nombre de personnes, sans que mon secret ait été jamais violé et sans avoir eu à souffrir d'aucunes indiscretions, ce qui est une circonstance assurément bien particulière. La prudence aurait dû me dicter de cacher davantage mon nom et de m'ouvrir moins facilement, mais je n'ai pas eu à me repentir de ma confiance qui a été pour moi, au contraire, une source de consolation et de soins précieux.

J'ai voulu, pendant ma triste captivité, établir quelques relations avec d'anciens amis que j'avais dans les environs, mais je ne les ai pas tous retrouvés en cette occasion, je les excuse bien volontiers et n'attribue leur conduite qu'à la terreur qui les dominait. Les premiers jours que je passais à V..., j'avais envoyé un exprès à M..., à deux lieues de là, je les priais de venir me voir, il m'aurait été bien intéressant de les voir et de m'entretenir avec eux, mais ils m'envoyèrent